

Théâtre-Italien. – *Rigoletto*. – Rentrée de Graziani et de M^{me} Lagrange. – *Don Giovanni*. – M^{lle} Patti. – **Opéra.** – *La Juive*. – Débuts de M^{lle} Mauduit.

ETUDES À L'EAU-FORTE, par Francis Seymour Haden. – NOTICES ET DESCRIPTIONS, par M. Philippe Burty.¹

COLLECTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES PRINCIPAUX TABLEAUX DU MUSÉE ROYAL DE MADRID, obtenues directement sans retouches sur les tableaux originaux, par M. J. Laurent, photographe de la reine.²

Rien de nouveau, l'affiche rabâche, les succès s'éternisent ; les *Chanteurs ambulants* sont restés à la cantonade : sans quelques reprises musicales, la semaine serait tout à fait muette. – Le Théâtre-Italien nous a donné, à quelques jours de distances, deux représentations bien diverses. *Rigoletto* a fait une rentrée triomphale avec Graziani. Sa voix mordante et sonore convient admirablement à ce rôle, mêlé des notes stridentes du bouffon et des accents indignés du père. Il y est superbe de tendresse et de colère, de haine et désespoir ; il lance à faire trembler le *Cortingiani, vil razza dannata !* qui, avec d'autres chanteurs, passe inaperçu. La strette entraînée du troisième acte lui a été redemandée par la salle entière. M^{me} de la Grange [de Lagrange] rentrait avec lui ; le rôle de Gilda est un des meilleurs de cette cantatrice distinguée et froide, tombée depuis quelque temps, dans la disgrâce public. Elle a été très belle et très pathétique dans le célèbre quatuor, et elle y a retrouvé les applaudissements de ses meilleurs jours. Fraschini est parfait dans le rôle du duc de Mantoue. On ne chante pas avec plus d'âme et de style : c'est la splendeur de la voix rehaussée par l'art.

En revanche, *Don Giovanni* a été massacré et exterminé jeudi soir : Delle Sedie est un don Juan [Don Giovanni] terne et transi ; l'insignifiance de don Ottavio devient de la nullité avec Nicolini [Nicolini]. M^{me} de la Grange [de Lagrange] a dû très bien chanter autrefois, le rôle de dona Anna ; mais sa voix n'a plus la force de le soutenir. M^{lle} Vestri a fait le miracle de faire regretter M^{me} Calderon. Sans M^{lle} Patti, scintillante de malice et de gentillesse dans le joli rôle de Zerline [Zerlina] ; sans Scalèse qui joue Leporello avec beaucoup d'ampleur et de feu comique, le gâchis était complet et le *fiasco* décidé. Le massacre de l'opéra de Mozart est, du reste, au Théâtre-Italien, presque une tradition. Les plus anciens dilettantes comptent sur leurs doigts les représentations supportables qu'il en a données. On dirait un complot patriotique contre la *maledetta musica*, – comme l'appelait Giulia Grisi, – de ce *Tedesco*. – Dans une imitation italienne du drame espagnol, don Juan [Don Giovanni], tombé dans l'Enfer, au dernier acte, crie aux démons qui le torturent :

¹ Un volume in-folio.

² Première série publiée. Sept Albums in-folio. Chez M. Helling, 16, boulevard de Strasbourg.

Tormentatori eterni !
Dite per pietade
Quando termineran questi miei guai ?

« Tourmenteur éternels, dites-moi, par pitié, quand finiront mes supplices ! » Et le chœur lui répond : *Mai !* « jamais ! » C'est la réponse des Italiens au *Don Giovanni* de Mozart leur demandant, depuis vingt ans, quand ils cesseront de l'écorcher vif : - *Mai !*

M^{lle} Mauduit a fait son second début dans la *Juive*. Il a été moins heureux que sa première épreuve dans *Robert le Diable*. M^{lle} Mauduit a de l'énergie et de l'expression dramatique, mais l'exagération menace de gêner toutes ses qualités. Elle cherche ses effets dans le cri au lieu de le trouver dans le chant correct et dans la diction musicale. A chaque instant elle force ses moyens et passe la mesure. Ce n'est pas tout de chanter fort, il faut encore chanter juste. Il y a l'avenir d'une cantatrice dans le talent de M^{lle} Mauduit ; mais ses études ne sont pas finies et la prima-donna future n'est encore qu'une brillante élève.

Dans les deux derniers siècles, l'eau-forte était le délassement et le caprice favoris des maîtres. Ils jetaient sur la planche l'idée ou la conception que le pinceau aurait ralentie ; ils dessinaient sur le vernis comme sur le papier. Leurs plus intimes confidences sont écrites sous cette forme libre et rapide ; car l'eau-forte d'un grand peintre suppose toujours un éclair de verve qu'il n'a pas voulu laisser refroidir. Il était en train, l'inspiration le soufflait, la fantaisie lui poussait le coude, lorsqu'il a quitté la toile pour le cuivre et le pinceau pour la pointe. Longtemps délaissée en France, la gravure à l'eau-forte redevient à la mode et reprend faveur. La Société des Aqua-fortistes, fondée depuis trois ans déjà, a donné le mouvement de cette renaissance. Les artistes reviennent, de tous les côtés, à cette manière spirituelle et libre d'écrire leurs notes et d'abrèger leurs pensées. Notre ami et collaborateur, M. Philippe Burty, ne pouvait donc choisir un meilleur moment pour publier un Œuvre qui va d'emblée prendre place dans le cabinet des riches amateurs, entre ceux de Rembrandt, de Karel Dujardin et d'Adrien Van Ostade. Les eaux-fortes de M. Seymour Haden sont de la qualité, qui semblait perdue, de celles de ces maîtres.

M. Seymour Haden n'est ni un peintre, ni un graveur de profession. C'est un célèbre chirurgien de Londres qui se délasse, en maniant la pointe, du scalpel et du bistouri. Au salon de 1859, M. Burty, qui apporte dans la gravure moderne le goût raffiné et le tact sûr d'un connaisseur en estampes anciennes, remarqua une eau-forte, à la pointe sèche, signé du nom ignoré, en France, de Francis Seymour Haden. Avec son vif sentiment de l'art, il reconnut au premier coup-d'œil une originalité forte et exquise. Un voyage à Londres le met en relation avec l'auteur, qui lui ouvrit ses cartons et lui communiqua son Œuvre presque entièrement inédit. Cette confidence

acheva de lui révéler l'artiste qu'il avait deviné presque à première vue. Dès lors, M. Burty se dévoua à ce talent inconnu. Il publia d'abord, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une savante et charmante étude sur M. Seymour Haden ; à cette notice était joint un catalogue de son Œuvre dont les notes à la fois émues et exactes, colorées et précises, semblent les copies à la plume des planches qu'ils décrivent. Mais ce catalogue ressemblait à un inventaire de trésors cachés. Exclues du commerce, réservées à sa famille et à ses amis, les estampes de M. Seymour Haden étaient introuvables. Enfin, M. Burty, faisant violence à sa modestie, le décida à publier une partie de cet Œuvre, à un nombre restreint d'exemplaires. C'est ce précieux recueil, entr'ouvert seulement au public, que nous allons parcourir.

Ce qui caractérise le talent de M. Seymour Haden, c'est, avant tout, l'émotion. Ses eaux-fortes vivent, elles palpitent ; elles reflètent le nuage qui les voile ou le rayon qui les éclaire avec une spontanéité passionnée. On les sent faites non dans le silence et la réflexion de l'atelier, mais au grand air, en pleine campagne, sous le charme d'un site attrayant, à l'invitation d'une eau murmurante ou d'une lueur de soleil. Chacun de ses paysages semble le résultat d'une bonne fortune avec la nature. Tout y vibre et tout frémit ; la note grave ou légère de la saison et de l'heure y résonne dans sa plénitude ; les eaux frissonnent, les arbres tressaillent, non pas seulement de leur vie propre, mais de l'émotion que l'artiste a reçue d'eux comme un souffle et qu'il leur rend comme une âme. De là l'intérêt profond que vous inspirent ces *Vues* presque toujours solitaires. L'homme, les animaux même n'y apparaissent que rarement, et, quand ils s'y montrent, ils sont perdus dans l'ensemble : on ne les aperçoit qu'après avoir beaucoup regardé. Il semble que l'artiste n'ait pas voulu de tiers dans ses rendez-vous avec le Génie ou avec la Fée du lieu qu'il visite. Il y a de l'amour dans la manière pénétrante et vive dont il le traduit.

Voyez *l'Étang au canard* : quelle impression de lumière, quelle sensation de chaleur vous donne cette pure et tranquille estampe ! L'étang dort couvé et plombé par l'ardent soleil de midi, les hautes herbes et les peupliers qui bordent sa rive tremblent à peine dans l'air assoupi. Une faible brise émeut pourtant leurs longues cimes ; elle trouble la limpidité du silence, comme une haleine ternirait une glace. On l'entend bruire et frémir, et cette imperceptible rumeur semble la respiration du paysage endormi. Sur le premier plan, un canard sauvage s'envole lourdement d'une touffe de roseaux qu'écartent ses ailes. L'effet tient de la magie, et cette magie ressort, moins du travail savant de la pointe, que du sentiment de l'artiste. Il a été saisi par cette solitude immobile, et son saisissement, que le dessin répercute, frappe le spectateur à son tour. – *Le Coucher de soleil dans un parc en Irlande* offre, sous un autre aspect, un même exemple du prestige que peut donner aux lieux les plus simples l'âme de celui qui les interprète. C'est un large ruisseau vaguement argenté par le crépuscule : il tourne lentement au pied de grands arbres que l'ombre envahit. Une mélancolie solennelle s'exhale de cette lutte incertaine encore entre la nuit qui se lève et le jour qui tombe. Ces

troncs majestueux baignés de ténèbres semblent les colonnes d'un temple dont s'éteint la lampe, et qui va rentrer dans l'obscurité.

Les eaux et les ciels sont le triomphe de M. Seymour Haden. M. Burtz l'appelle très heureusement : « le poète des rivières paisibles. » Il excelle à rendre les lentes inflexions de leur cours, à onduler leur surface, à y traîner de belles ombres et à y plonger de profonds reflets. Quelquefois, comme dans le *Hameau de Kidvelly* et le *Village de Fulham*, les maisons et les clochers, nettement décrits, s'enfoncent en relief dans l'eau transparente. Ailleurs, comme dans *Sheperton, sur la Tamise*, ou le *Lever de soleil à Cardigan*, la rivière qui miroite ou qu'un souffle agite, réfléchit vaguement leurs masses indécises. Des ciels fins, nuancés, délicats ou largement orageux couronnent ces beaux sites. Celui de la *Vue de Londres, prise à l'atelier de l'artiste, dans Sloane street*, avec son immense mouvement de nuages chargés de pluie qui s'enroulent et fuient en désordre sur le faubourg resté clair, rappelle le ciel fantasmagorique du *Paysage aux trois arbres* de Rembrandt. Dans le *Coucher du soleil sur la Tamise*, un vaste crépuscule, étalé en gloire d'autel sur le fleuve, fait songer aux firmaments merveilleux des scènes bibliques de Martin. D'habitude, M. Seymour Haden prend le ciel anglais à ses moments d'embellie ; il attend les rares rayons qui découvrent son blanc laiteux et son pâle azur, comme un portraitiste attendrait qu'un sourire de joie vint éclairer une figure mélancolique qu'il aurait à peindre. Quelquefois, pourtant, ses planches reflètent la lourde tristesse de l'atmosphère des villes britanniques. C'est ainsi que, dans *Old Chelsea*, il reproduit avec une vérité frappante, par l'emploi vigoureux des noirs, cette poussière de charbon que filtre le brouillard, et qui tend comme d'un drap de deuil les maisons de Londres.

Mais le plus souvent, l'artiste ne saisit pas pointe qu'à l'appel d'un jour brillant ou d'un effet lumineux. Il y a de la joie dans ces belles gravures. Elles respirent l'allégresse des vacances ou la sérénité des loisirs. On pourrait les appeler des « déjeuners de soleil » dans le meilleur sens de cette piquante expression. Le *Village de Kew* a la grâce rustique des plus riantes eaux-fortes d'Ostade. Ce n'est qu'un petit chemin, protégé contre la rivière par un quai de planches, qui coudoie quelques maisons de pêcheurs et s'enfonce ensuite sous les arbres. Mais quel ragoût pittoresque dans l'arrangement de ce coin champêtre ! Quel frais éclat donne à ces veilles mesures, à ces planches mal jointes le jour matinal qui les illumine ! – De même dans l'*Écluse d'Egham*, le simple accord du ciel et de l'eau, légèrement voilés, ravit les yeux comme une mélodie dont les notes seraient des tons et des teintes. – L'architecture intervient heureusement dans quelques morceaux. Il y a de la féerie dans l'effet que produit l'*Hôtel de lord Harrington*, entrevu à travers les arbres si grandement plantés du parc de Kensington. Il y a du mystère dans l'*Entrée du château de Mylton*, dont la porte cintrée, frappée par le soleil, resplendit entre les ifs centenaires courbés sur son seuil. Rien de plus étrange que cette façade de lumière encadrée par cette bordure de ténèbres. On dirait un Château enchanté dans un cimetière.

Il faut s'arrêter, car l'espace nous manque. Nous en avons assez dit pour mettre en éveil la curiosité des artistes et des amateurs. M. Seymour Haden n'a que des initiés ; il aurait bientôt un large cercle d'admirateurs, s'il consentait à divulguer et à compléter son Œuvre, qui restera mystérieux encore, après cette publication clandestine. Nous comptons sur M. Burty pour l'y décider. Le talent, à ce degré d'éclat et de charme, n'appartient plus seulement à un groupe intime, mais au public tout entier. S'il ne faut point prodiguer les perles, il ne faut pas non plus les enfouir.

Pour bien finir, nous annoncer aujourd'hui, avant d'en reparler à loisir, une publication grandiose et méritoire entre toutes. Ce n'est rien moins que le *Musée royal de Madrid*, c'est-à-dire un des trois premiers musées de l'Europe, reproduit en photographie, dans ses principaux tableaux, par M. Laurent, photographe de la reine d'Espagne. C'est tout un monde d'art merveilleux et presque inconnu en France, qui s'ouvre à deux battants aux artistes et aux amateurs. C'est Vélasquez et Murillo qui viennent au devant de ceux qui ne peuvent arriver à eux. Désormais, il n'y aura plus de Pyrénées artistiques entre la France et l'Espagne.

La première série publiée de ce grand ouvrage ne comprend pas moins de cent soixante-trois tableaux, divisés en sept Albums : *Murillo – Vélasquez – Les divers peintres Espagnols – Raphaël – Titien – l'Ecole Italienne – Les Ecoles du Nord*. Nous avons eu, en les feuilletant, l'illusion de rentrer dans les salles chargées de chefs-d'œuvre que nous visitons, il y a trois ans, avec notre ami M. Charles Blanc. Nous les parcourrons bientôt avec nos lecteurs. Chacune de leurs pages vaudrait une étude et une analyse. Contentons-nous aujourd'hui de signaler la collection de M. Laurent, comme le plus magnifique monument que la photographie ait encore élevé à l'art.

LA PRESSE, 5 mars 1866, [p. 1].

Journal Title: LA PRESSE

Journal Subtitle:

Day of Week: Monday

Calendar Date: LUNDI 5 MARS 1866

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year: 31e ANNÉE

Series:

Pagination: [1]

Issue: Livraison du 5 mars 1866

Title of Article: THÉÂTRES

Subtitle of Article: Théâtre-Italien. – *Rigoletto*. – Rentrée de Graziani et de M^{me} Lagrange. – *Don Giovanni*. – M^{lle} Patti. – Opéra. – *La Juive*. – Débuts de M^{lle} Mauduit. ÉTUDES À L'EAU-FORTE, par Francis Seymour Haden. – NOTICES ET DESCRIPTIONS, par M. Philippe Burty (1). COLLECTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES PRINCIPAUX TABLEAUX DU MUSÉE ROYAL DE MADRID, obtenues directement sans retouches sur les tableaux originaux, par M. J. Laurent, photographe de la reine (2).

Signature: PAUL DE SAINT-VICTOR

Pseudonym:

Author: Paul de Saint-Victor

Layout: Front-page feuilletton

Cross-reference: